

## Publications

© Tous droits réservés: « [Compte-rendu des cours donnés à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales](#) », *Comptes-rendus des cours et conférences, 1998-1999. Annuaire*, Paris, EHESS, 1999, p. 228-232.

### Formation de la conscience historique dans l'Asie centrale

(dans le cadre du séminaire de M. Vincent Fourniau “ Histoire de l'Asie centrale post-mongole ”)

La première année (1999), après une brève analyse de l'environnement naturel de l'Asie centrale, je me suis arrêtée plus spécialement sur le problème de la notion d'Asie centrale en tant qu'aire culturelle particulière de l'Asie. Faisant appel aux critères géographiques, linguistiques, ethnographiques, anthropologiques, politiques et historiques, j'ai essayé de :

- définir la place de l'Asie centrale par rapport aux autres pays d'Asie ;
- analyser comment aux différentes époques (antiquité, moyen âge, époque moderne et contemporaine) se modifient les frontières, les noms et la compréhension de chacune de ces définitions ;
- identifier quels types de termes géographiques et politiques ont été utilisés par les différentes écoles scientifiques (notamment par l'école russe, puis soviétique et l'école française) ;
- établir les rapports entre ces définitions et le contexte idéologique ;
- identifier les termes géographiques (Transoxiane, Maverannakhr, Semiretchie), administratifs (gouvernorat du Turkestan, district de Samarcande), économique (région Transcaspienne), ethnographique (Scythie, Tartarie) ou bien politiques (Boukharie, Ouzbékistan, Kazakhstan, Tadjikistan, Turkménistan, Kirghizistan) qui dominaient à telle ou telle période et pour quelles raisons.

Presque tous les noms qui définissaient l'Asie centrale jusqu'au début du XXe siècle ont été généralement appliqués à la région par les étrangers et avaient un sens négatif qui correspondait aux phobies des occidentaux apeurés ou méfiants par rapport aux populations indigènes. Ces noms témoignent depuis des siècles d'une connaissance insuffisante de la région, cette *terra incognita*. Ils n'ont jamais reflété la notion positive de l'existence d'un État, mais ont toujours distingué cette région comme zone de passage entre des aires culturelles plus intéressantes que l'Asie centrale. La *Boukharie* s'est présentée comme le premier effort pour admettre l'existence d'un “ véritable ” État dans cette partie du monde.

D'autre part, parmi toutes les définitions, il n'y a pas de terme purement géographique. Des connotations historiques, linguistiques, culturelles, géographiques et politiques se côtoient toujours dans les différentes notions de l'Asie centrale.

J'ai finalement essayé de relier toutes les définitions de l'Asie centrale afin de les situer sur l'espace cartographique moderne.

A notre cours, a été abordée une question très actuelle pour les nouvelles républiques indépendantes

d'Asie centrale : quelle méthode de recherches historiques est la plus fructueuse? Celle qui, prenant comme point de départ la situation géopolitique contemporaine, écrit l'histoire d'un État ou d'une ethnie de l'Antiquité à nos jours, mais restant toujours dans les limites des frontières actuelles? Ou bien celle qui couvre toute la région centre-asiatique aux périodes antérieures à la soviétisation – laquelle a créé en 1924 les républiques aujourd'hui ex-soviétiques d'Asie centrale -, méthode qui procure plusieurs versions de l'histoire de l'Asie centrale, selon les points de vue des Ouzbeks, des Tadjiks, des Turkmènes, des Kirghizes ou des Kazakhs?

J'ai suivi tous les discours tenus sur la notion d'Asie centrale dans la communauté scientifique mondiale des années 1960 à nos jours.

Le deuxième thème largement traité au cours de la première année a été “ La formation de la conscience historique dans les nouveaux États centre-asiatiques : nouveaux mythes historiques ”. J'ai développé principalement deux sujets : 1) les liens entre science et politique ; 2) la question de la gestion de la science, le rôle de l'État et de ses administrations dans le développement des sciences sociales.

La formation de la conscience historique et l'élaboration des nouvelles conceptions de l'histoire dans les républiques s'est déroulée dans des conditions instables, pendant les changements rapides qui ont mené à la chute de l'empire soviétique : naissance de la conscience nationale et apparition des mouvements national-patriotiques, plus tard la formation des partis nationalistes ; réislamisation comme tentative de retrouver d'anciens repères pour une nouvelle identité ; les quêtes de racines historiques. Réunies, ces conditions constituent des obstacles objectifs à l'études historiques. La situation des sciences sociales a été définie par une priorité politique, soit la construction d'un nouvel État. Or, la fabrication d'un « État-Nation » s'opère à tous les niveaux, utilisant l'histoire (recherche d'un passé mythique au-delà de la période historique moderne, accompagnée de "jubilés" de prestige consacrés aux héros nationaux et aux hauts faits historiques ; jubilé qui se succèdent à un rythme accéléré), la linguistique (statut de la langue d'État pour la langue de la « notion » considérée), l'architecture (reconstruction totale de principaux centres urbains), le droit (rédaction d'un nouveau Code pénal), l'Islam et la morale religieuse. De nouveaux symboles étatiques sont élaborés, les coutumes, les moeurs locales et tout patrimoine culturel sont valorisés. Par conséquent, les faits historiques ont été de plus en plus souvent utilisés comme réaménagement dans le débat politique. Et à la conception historique soviétique, parfaitement homogène à l'époque, se sont substituées celles qu'ont élaborées chacune des Républiques indépendantes.

Ces dernières, en gardant l'essentiel du schéma soviétique, ont révisé certains épisodes et imposé une autre échelle de valeurs historiques et de prestige. Mais de toute façon, l'historiographie moderne des États indépendants centre-asiatiques n'est qu'une version de l'historiographie soviétique, qui a été profondément implantée dans la région par les Soviétiques vers les années 1950. La plupart des nouveaux mythes politiques ont leurs racines dans les constructions mentales soviétiques et se manifestent parfois dans le même langage. Bien que les Russes soient décrits comme des colonisateurs et qu'entre les écoles scientifique russe et centre-asiatique il y ait une véritable rupture, on se sert de l'histoire écrite par les anciens colonisateurs sur les colonisés, changeant parfois certaines estimations (l'histoire d'une ethnie d'une nation se développant sur le même territoire de l'Antiquité à aujourd'hui est liée à la théorie de l'ethnogénèse ; de même le schéma de l'héritage culturel glorieux et illustre, avec les grandes figures du passé historique ayant vécu sur le territoire centre-asiatique bien avant l'apparition des nations modernes, héros nationaux empruntés ailleurs ; de même la revendication de la langue tchagataj en tant que “ vieil

ouzbek ” alors qu’il s’agit d’une langue littéraire auparavant commune à tous les peuples turcs de l’Asie centrale, etc.).

En analysant l’état actuel de l’historiographie nationale centre-asiatique on a distingué :

– les sujets traités de manière fructueuse à l’époque soviétique (archéologie, épigraphie, histoire ancienne et médiévale, histoire de l’art);

– les sujets étant très fortement politisés du fait que l’historiographie soviétique, puis nationale, a toujours été intéressée et motivée à leur égard (toute l’histoire de l’époque moderne à partir de la conquête russe jusqu’à la période contemporaine, particulièrement la conquête russe en Asie centrale, histoire de la période coloniale, de la Révolution, de la guerre civile et, sans doute, histoire de l’ethnie) ;

– les sujets qui sont actuellement presque inaccessibles pour des raisonnements scientifiques (histoire des Chaibanides ; les mouvements de djadides inséparable d’un panislamisme et d’un panturquisme, à l’opposé du nouveau projet national ; la question des méthodes de recherche, à l’exception d’un essai de création d’une nouvelle conception chronologique contenant le refus d’une périodisation marxiste socio-économique et des essais de distinction des étapes de la lutte des peuples de l’Asie centrale contre les occupants russes pour la liberté et l’indépendance) ;

– les thèmes actuellement proclamés sujets-clefs dans le domaine de l’histoire et qui, par conséquent, se transforment en nouveaux mythes historiques (Tamerlan, conquête russe, lutte pour l’indépendance).

Il est intéressant de souligner que depuis l’indépendance il n’y a pas beaucoup de publications de base, bien qu’on puisse noter une série d’articles de caractère révisionniste sur la collectivisation au Kazakhstan, la guerre civile, les répressions staliniennes.

On a analysé les attitudes des États centre-asiatiques à l’égard de l’histoire, traitée de plus en plus comme science purement politique et subordonnée à l’État (comité de censure, programmes de recherche lancés par l’État, commission d’attestation des chercheurs en Ouzbékistan).

Les derniers séminaires étaient consacrés à la structure des études centre-asiatiques en Ouzbékistan et à la façon dont les chercheurs occidentaux approchent l’historiographie centre-asiatique, d’abord soviétique, puis, après l’indépendance, nationale (un des discours les plus répandus est que ce n’est qu’après l’indépendance que les peuples de l’Asie centrale redécouvrent leur passé illustre, ce qui signifie qu’avant ils ne connaissaient rien à leur histoire).

D’autre part, j’ai rapidement abordé le thème de “ La formation de l’image de l’Asie centrale en Occident, depuis les premiers voyageurs modernes jusqu’aux années Trente ” qui sera traité plus en détail l’année prochaine.

## **Publications**